

Claude Travi

LAZARE A LA SALPETRIERE

Lazare est la pierre angulaire du *Miroir des limbes* et, comme telle, placé en dernier.

Le point de départ du livre est l'expérience dramatique que connut Malraux, en octobre 1972. Hospitalisé d'urgence à la Salpêtrière, il y restera quatre semaines. Alors que des situations les plus tragiques de sa vie, il était toujours sorti animé d'un étrange sentiment d'invulnérabilité, cette fois la mort s'insinue en lui, paralysant les centres nerveux. Il y a menace sur le cervelet.

Comme naguère, écrire lui paraît «le seul moyen de continuer à vivre.» Il revient éberlué de sa bruyante Maison des morts, parce qu'il n'y a pas trouvé la douleur physique et il va essayer, dans son écriture, de saisir les sensations plus ou moins floues, qui furent les siennes – le livre travaille aussi avec l'oubli.

Face à la mort, l'unique et ultime recours sera ce qu'il nomme la fraternité, qui n'est pas à prendre ici dans le sens chrétien du terme, mais plutôt comme le domaine mystérieusement commun que nous avons trouvé au plus profond de notre héritage. L'anecdote-symbole sera l'histoire des gaz de la Vistule, reprise des *Noyers de l'Altenburg*.

Ainsi, va-t-il moduler son texte entre les forces qui le submergeaient et celles du refus.

*

J'ai voulu lire *Lazare* dans le mouvement de son écriture. Le corps de quelqu'un

ressemble à son oeuvre. Dans le fil du discours, on trouve un série de signes en relation de contiguïté, c'est ce que les linguistes nomment, dans leur langage, un syntagme.

Jakobson a montré que tout signe linguistique comporte deux types d'arrangements complémentaires, qu'il appelle le syntagme et le paradigme. Cela va peut-être nous permettre une approche différente de la réutilisation que Malraux fait ici de ses propres textes.

Le syntagme est donc la phrase dans son étendue, plus exactement l'arrangement horizontal du langage, tel qu'il se manifeste dans la phrase. Chaque terme tire sa valeur de son opposition à ce qui précède et à ce qui suit. Tous ces termes ont naturellement entre eux des relations de contiguïté. La contraction d'une chaîne de syntagmes aboutit à la métonymie, faisant ainsi tomber des fragments de phrases et amène le déplacement des segments maintenus. (Ce déplacement est d'ailleurs une des activités du rêve). Le paradigme ou système est l'arrangement vertical du langage. Les unités y sont toujours distinctives, s'appuient sur ce que Saussure a appelé le «Trésor de la langue» et mettent en jeu des activités de sélection et de substitution.

Or, il est remarquable que, parmi les aphasies, il en est une que l'on peut qualifier de pathologie du syntagme. Le sujet a perdu l'horizontalité du discours et suit de façon désordonnée dans la verticalité de la langue, c'est-à-dire dans le paradigme. Il s'en suit des agrammatismes, puisque l'aphasie en question détruit la cohésion de contiguïté. Fléchissement de la mémoire, délocalisation spatiale des objets que le sujet reconnaît pourtant fort bien. Malraux évoque son incoordination motrice, ses chutes fréquentes.

A première vue, il semblerait que, chez ce dernier, les deux axes du discours soient restés intacts. Lors de son hospitalisation, il s'agissait d'abord de troubles moteurs. C'est donc essentiellement, comme il le note d'ailleurs, une atteinte au seul niveau du cervelet. Mais il paraît impossible que le cerveau lui-même n'ait pas eu des signes de souffrance discrète, sensorielle et motrice, dans ces zones inconnues où s'intersectent chez l'homme les axes syntagmatiques et paradigmatiques de la parole, ce point ombilical où chacun de nous articule sa relation avec le langage, qui le structure et le

détermine. L'écrivain module cette relation pour en faire le style, par lequel il se constitue comme sujet unique. Ce n'est pas si fréquent de voir la vérité d'un être. Le récit des gaz de la Vistule serait-il un syntagme ? Rien ne nous empêche de l'affirmer, car son sens est si fort chez cet homme menacé qu'il est disponible en lui depuis 30 ans, comme une véritable unité structurant sa pensée. Et peu importe la réalité historique du fait, parce qu'il a toujours été donné avec un tel effet de réel qu'il devient la représentation mentale d'un désir vécu comme perception de la réalité. En fait, Marius-François Guyard a indiqué depuis dans une note du tome 2 des *Oeuvres complètes* de Malraux, publiées dans la collection de La Pléiade, que l'auteur a réellement utilisé les Mémoires d'un officier allemand, Max Wild, intitulé *Mes aventures dans le service secret, 1914-1918*. Bolimov est seulement devenu Bolgako. L'attaque se situe en juin 1915.

Cette prégnance, Malraux l'exprime fort bien dans la première partie de *Lazare*, où il puise dans la diachronie de sa culture, ses références habituelles : Antigone, Prométhée, les gaz. Ainsi, le fait historique des gaz est-il élevé au niveau du mythe. Face à la loi, s'opposent les forces du refus. D'où l'emploi qu'il utilise, dans ce livre du récit au présent, pour raconter l'attaque allemande, cette image qui revient comme un fantôme...

Narration au passé simple dans les *Noyers*, au présent dans *Lazare*. Dans les *Noyers*, l'action évoquée est achevée et n'a, en somme, pas de rapports avec le moment présent. Comme il disposait d'un futur, Malraux a pu évoquer Bogako au passé.

Dans *Lazare*, il a l'expérience de la présence de sa mort, alors Bolgako renaît dans sa conscience et existe au présent dans un temps qui est complètement suspendu. L'aspect très onirique du livre appelle de nombreuses variantes par rapport au texte original. Et le ton change complètement dans cet énorme travail de condensation. Seuls les points qui le provoquaient sont maintenus. Le fantôme ne s'embarrasse pas de détails ! Lors d'une émission de radio, diffusée le 24 octobre 1974, Malraux s'est exprimé ainsi sur cette question : «J'étais persuadé que ce passage n'en avait pas fini avec moi. Il avait enfoncé la porte une première fois et puis il y a eu les incidents dont nous venons de parler. Il a frappé à la porte pendant 30 ans et il a ré-enfoncé la porte.»

Si, dans la chambre de la Salpêtrière, la mort au travail a imposé son temps au récit, c'est que cette chambre est à jamais le lieu présent où osèrent les forces qui suppriment l'avenir et qui pourraient s'exprimer par : cela a été, cela est. Il n'est pas jusqu'à l'intervention de son ami indien Raja Rao, où la chambre ne s'impose.

*

Où peut-on voir la pathologie dans son texte ? Elle existerait au niveau du paradigme, de l'axe vertical. La formulation n'est pas touchée, mais le lecteur habituel de Malraux est obligé de constater une différence dans son style, qui est moins structuré, accueillant dans une «ébriété d'images» (les mots se trouvent dans le texte) l'extrême disponibilité des formes vécues, qui surgissent, multiples, s'engluant les unes aux autres, dans une atmosphère cotonneuse. Parallèlement, un centre convulsif – combien de fois ce terme n'apparaît-il pas sous sa plume ?

Et j'aime bien chez un écrivain voir arriver ainsi des mots très prégnants, mais pas au sens de figures de style. Les travaux des généticiens du texte, comme ceux que réalise Jean-Louis Jeannelle, nous montreront sans doute un jour pourquoi ils lui sont nécessaires, car là on est au plus près du corps de l'écrivain. – Donc, parallèlement, un centre convulsif secoue véritablement l'écrivain, en expulse des fantômes bien souvent irrationnels et cette armée des ombres met son écriture en mouvement jusqu'à donner une vie autonome à ce qui peut le plus surprendre : un adverbe. «J'ai été pénétré par "Ma propre mort appartient radicalement à l'impensable" Radicalement. L'adverbe se prolongeait, s'approfondissait, comme intensifié par un stimulant, s'enroulait autour de professeur dont la longue silhouette au long nez en l'air avait empli ma mémoire de ses longs mouvements, et qui venait alors de se serrer comme un noeud.» Distorsion apportée par la répétition de l'adjectif «long». L'adverbe «radicalement» s'écoule comme les gaz, il enrobe les formes et s'achève en licol, montrant par là que le signifiant n'a aucun besoin d'être substantif pour étranger la parole. En ce point, on en arrive à poser qu'au super-syntagme des thèmes correspond un super-paradigme qui met la langue en mouvement. C'est ce qui apparaît dans le chapitre 2, qui commence par

«Nouvelle crise». Ce mouvement de la langue parcourt les strates de sa mémoire, manifestant peut-être au plus près que Malraux est vers la fin du voyage. Ses souvenirs affluent comme si quelque chose se mettait sous tension : la Ville de la Mort avec les gazés, la fresque de Nefertari dans la Vallée des Morts, un vol de coquecigrues, qui encadre des anecdotes reprises des *Noyers*, notamment le thème de l'usure avec la paysanne et les propos du prêtre ami. Puis arrive de façon cinématographique le départ de Verrières pour la Salpêtrière avec toute une série de glissements. Les grands ensembles vus de l'ambulance lui rappellent les anciens pavillons de banlieue. Par analogie, voici la Cité Nasser et la Ville des Morts, au Caire. Ensuite, il ne voit plus la métamorphose, mais l'effacement : celui de l'Empire britannique, qui a disparu, celui de l'Empire ottoman, celui de Hong-Kong. Il se souvient des fortifications d'où partirent les taxis de la Marne. Le portail de la Salpêtrière est franchi avec une secousse de la voiture qui en évoque une autre, celle de la Mercedes de la Gestapo, à Toulouse. Nous voici arrivés maintenant dans sa chambre de malade. A nouveau, les souvenirs forment des espèces de constellations qui glissent les unes par rapport aux autres, grâce à ce qu'il nomme un "collaborateur attentif", où il se montre assez proche de Freud, bien qu'il ne le cite pas - ce qui est sans doute une bonne manière d'être proche... Il indique qu'il corrige sa phrase, car il avait écrit seulement : «Si je meurs – comme si la mort était une hypothèse», alors qu'au paragraphe précédent, il avait écrit : «Si je dois mourir», où il était là au bon niveau de l'analyse.

Tout le livre procédera avec ces glissements. L'été apparaît. La mer. Une musaraigne, vue jadis en compagnie de son père, se mêle à l'évocation d'un chat à la frontière allemande, qui reviendra à deux reprises. Après son père et Drieu, arrive le personnage de Méry, qui sera cité dix fois, et un enfant cambodgien. Nous avons maintenant davantage de renseignements sur ce personnage de Jacques Méry, auteur entre autres d'un livre intitulé *Cavernes*, publié chez Gallimard, où le jeune Malraux apparaît sous les traits de Georges Ploban. Né le 22 mai 1896, Jacques Méry était le pseudonyme de Bernard Bourotte. Il travailla dans les services administratifs de l'enseignement en Indochine et, plus tard, au Cambodge. Revenu en France avec sa femme en 1954, il y mourut en 1968. Il n'y eut donc pas de rencontre, au Raffles, avec Clappique... Méry

écrivit en juin 1933 un compte-rendu de *La Condition humaine* dans *Extrême Asie*, une revue illustrée indochinoise, assez luxueuse, éditée à Saïgon.

«La très haute silhouette du centurion désabusé» – c'est donc Méry – «jouait avec l'enfant cambodgien, qui jouait avec le chat Essuie-Plume». Dans le texte intitulé *La mort qui n'est pas loin*, sorte de coda de Singapour, publiée dans le numéro de la *NRF* d'avril 1971 et intégré ensuite dans la version folio des *Antimémoires* de 1972, apparaissaient déjà le chat et cet enfant à capuchon, à la mèche noire, fils adoptif de Méry. Des notes inédites liées à la rédaction de *Lazare* furent présentées au Musée de l'Ordre, en 1977. Les mots «l'enfant à capuchon» étaient soigneusement soulignés. Il semble impossible de ne pas voir ici une allusion discrète à l'enfance de Malraux lui-même, qu'il disait ne guère apprécier, affirmant qu'elle lui donnait le sentiment de le tirer en arrière, précisément comme peut le faire un capuchon. Le nom même du félin était celui d'un des chats de Malraux. A la suite de divers ennuis humiliants, qui ne faisaient que prolonger une enfance ressentie avec déplaisir, Malraux se voulut soutenu et adopté par le peuple de Cochinchine. Le parcours s'achève. Cette enfance si longtemps rejetée semble assumée.

L'allusion à la reine Néfertari, reprise maintes fois et à ce qu'il ne nomme pas le jeu de senet peut davantage surprendre, car pour l'égyptologue, comme me l'a précisé Marc Gabolde, la reine ne joue pas son destin contre le dieu. C'est une activité prophylactique, où elle est seulement représentée jouant. Mais un livre consacré à la mort n'arrive-t-il pas tout naturellement devant des jeux de hasard. Au bridge existe la position du mort ! Ici, la mort au travail amène le symbole d'autant plus fortement qu'il y a une lutte qui se poursuit. Dans *Lazare*, si on retourne les mots du discours, la pulsion de mort va se manifester. Cette représentation illustre fort bien ce que Malraux désigne comme le «convulsif travail de la mort», étoilé par tous les souvenirs analogiques, – l'analogie, la vraie chronologie du créateur.

L'axe du livre est sans doute ce moment où, dans la nuit de la Salpêtrière, Malraux est devenu un «Je-sans-moi», comme il l'écrit, qui a «perdu la terre». Celui qui dit «Je» dans *Lazare* n'est plus celui des livres précédents regroupés sous le titre du *Miroir des*

limbes, qui se refusait à toute confiance. La maladie indolore a laissé le champ libre à la mémoire et à l'écriture. Pour caractériser ce qu'il vit à l'hôpital, il a cette phrase surprenante : «Accroupies comme des Parques, l'inconscience et la mort ont pris possession de la Salpêtrière». Il a la sensation de quelque chose qui attend, quelque chose qui est le maître du lieu, et qui ne sera ni les médecins qui passent, ni les infirmières, ni même les malades, mais un gigantesque travail qui est en train de s'opérer et qui attend précisément accroupi dans un coin.

*

A la fin du livre, son agnosticisme apparent évolue vers une sorte de prophétisme de l'impensable. Pourquoi avoir peur de la mort à partir du moment où elle arrive sans souffrance ? Entre ce que Malraux avait dit à tel journaliste, qui étaient des choses mesurées et le texte de *Lazare*, le décalage est considérable, car ici il écrit des choses beaucoup moins mesurées. «L'impensable épouvante l'humanité, alors que lui seul la délivrerait.» Ce qui paraît assez caractéristique des intellectuels, dès qu'ils croient avoir un certain système de pensée, c'est leur ambition plus ou moins avouée de prendre en compte la douleur de l'humanité en général, alors qu'ils n'ont pas les moyens de le faire. La phrase de Malraux l'illustre fort bien. L'impensable n'est pas le dieu caché, il n'implique rien. «La révélation est que rien ne peut être révélé.» Et il renvoie dos à dos tous les grands initiés. Il écrit : «Saint Paul, saint François, Luther, épisodes... Le bouleversement du bouddhisme, périπέtie.» Et il finit par ces mots : «L'inconcevable n'a aucun attribut – pas même la menace – l'homme ne devient pas plus scorpion que damné et pas plus néant que scorpion.»

Après avoir ainsi réglé ses comptes, comme dans un dernier écho de la colère de Perken, Malraux introduit un sourire avec son chat Fourrure, *Alice* et le zen. Ce sourire est un peu le sourire étonné de celui qui revient de la plus grande angoisse et de toute la connaissance qu'il a pu avoir de la pensée humaine et qui regarde avec stupéfaction cette chose, la vie qui continue, comme son ongle meurtri qui repousse. Alors, entre l'abominable sans nom et le sourire étonné arrive une bonne définition, «l'épiphanie des ténèbres» et une bouffée, l'odeur du rideau d'acacia, la fraternité des cerveaux qui ont

des souvenirs d'enfance, d'une époque où il n'était question ni des gaz de la Vistule, ni des problèmes si importants, paraît-il, avec lesquels nous sommes distraits de la mort. Et Malraux est comme surpris de sa propre surprise avec cette fantastique délivrance. Il nie toutes les formes métaphysiques que nous avons déposées aux pieds de la mort, nos croyances les plus érigées et nos athéismes les plus militants. Quelle religion nous a permis de confronter l'expérience de l'horreur, «le mal absolu» avec cette fraternité, qui est mystérieusement au plus profond de l'homme ? Cette communion «aussi forte que la mort», sa présence ne cessera d'accompagner Lazare, qui quittera la Salpêtrière debout.

Université de Paris-IV Sorbonne,
Séminaire Malraux, 15 décembre 2010.